

Alexandre BÉRARD

SÉNATEUR DE L'AIN

ALESIA

DEUXIÈME ÉDITION



BOURG

IMPRIMERIE DU « COURRIER DE L'AIN »

18, rue Lalande, 18

1911

ALESIA

I

Alesia ! Ce seul nom est grand de souvenirs. A travers notre mentalité moderne faite du lent travail des siècles, reformée après la nuit profonde du Moyen Age à la résurrection gréco-latine de la Renaissance, forgée solidement par la Révolution, ce seul nom évoque en nos âmes françaises comme le premier, lointain, quasi fabuleux vagissement de la patrie ! Alesia ! C'est là que s'est affirmé le premier souffle du sentiment national groupant, pour la défense sacrée du sol, toutes les tribus gauloises.

Alesia ! C'est comme l'emplacement du premier autel de notre liberté !

Or, où était Alesia ?

Ce fut, il y a quelque cinquante ans, un sujet d'après polémiques. La controverse n'est pas close.

Oui, je me le rappelle, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où j'avais le très grand honneur de lire un mémoire sur la question, un illustre littérateur me dit bien que la question était jugée depuis quarante ans, ajoutant, du reste, qu'il ignorait totalement les arguments en faveur de la thèse. Eh bien ! non ! je proteste : la controverse est toujours ouverte pour la recherche de la vérité : il n'y a pas de prescription contre le vrai, il n'y en a pas plus contre le vrai que contre le juste.

Le verdict à allures officielles qui aurait été rendu pour fixer l'emplacement d'Alesia à Alise-Sainte Reine est d'autant plus sujet à révision qu'il n'a point été rendu en liberté, qu'il est absolument vicié dans ses origines par la pression toute puissante de l'autocratie impériale voulant plier à ses caprices les événements du passé aussi bien que l'existence des vivants !

La plupart des historiens, Henri Martin et Quicherat entre autres, avaient placé Alesia en terre franc-comtoise, au sud-est de Dijon,

dans le bassin du Doubs et de la Saône, sans du reste préciser d'une façon absolue le point où s'élevait l'antique cité.

Ce point était à déterminer, mais la lecture des *Commentaires* leur interdisait absolument de le chercher à l'ouest et au nord de la Saône.

Une fantaisie impériale vint d'un seul coup conclure, en violant du reste toutes les règles de la critique historique. Contre ce qui semblait l'évidence à la plupart des historiens, de par la volonté absolue de Napoléon III, Alesia fut placée dans le bassin de la Seine.

Pourquoi ?

Rêvant en sa captivité, sur son rocher de Sainte-Hélène, repassant dans son esprit les faits et gestes de tous les grands conquérants, Alexandre, Annibal, Charlemagne, Frédéric II, Charles XII, qu'il avait tous voulu copier et qu'il avait en partie copiés, et ceux du héros qu'il avait surtout rêvé d'imiter, César, Napoléon 1^{er} s'était arrêté en passant sur le drame de Vercingétorix. Tout en reconnaissant que César, harcelé de tous côtés, cherchait à gagner la Province romaine, négligemment, sans autre argument, il ajouta que le chef gaulois vaincu — ce qui n'était pas absolument certain, entre parenthèses — se retira à Alise « place fortifiée située en Bourgogne, dans l'Auxois, près de Montbard. »

Cette phrase tombée au hasard de la bouche de l'Empereur a réglé toute la question.

Pour son successeur, cette parole était sacrée : le grand homme, fondateur de la dynastie, ne pouvait se tromper en rien, il était infailible. Napoléon III décida donc, en vertu de la parole réputée sacrée, qu'Alesia était à Alise-Sainte-Reine et coûte que coûte, l'opinion fut imposée au monde officiel et acceptée servilement par le monde savant.

Napoléon 1^{er} avait probablement été fixé en son opinion par la simple synonymie du nom d'Alise avec Alesia : néanmoins cela suffisait !

Au moment du verdict impérial, aussi souverain qu'incompétent, les partisans de la thèse opposée indiquaient une bourgade du Doubs, que peu depuis ont songé, je crois, à défendre comme emplacement de l'*Oppidum* gaulois. Alesia-Izernore était inconnue — oh ! pas entièrement — mais on fit tout pour anéantir dans l'œuf les arguments que quelques rares citoyens de l'Ain cherchaient à exhumer, arguments de documentation et arguments de pierres et de médailles

dispersées, brisées systématiquement. Si Izernore eût été connue, si on eût permis de mettre au grand jour les documents qui étayaient la thèse de cette cité, en face de leur force, le despotisme impérial eût pu moins facilement faire adopter son système : il n'y eût probablement pas réussi. Le silence valait mieux !

S'ils eussent connu le plateau d'Izernore, s'ils eussent vu le site où s'élèvent encore les travaux titanesques des légions romaines, Quicherat, Henri Martin eussent victorieusement prouvé que leur thèse était la vraie, qu'Alesia s'élevait au sud-est de Dijon, sur la rive gauche de la Saône !

A Paris, le nom d'Izernore ne fut même pas prononcé dans le débat !

La thèse d'Izernore, fille d'Alesia, ne fut connue que dans notre région, discutée que sur notre petit coin de terre ; même les livres qui en parlèrent furent systématiquement anéantis par l'excommunication impériale.

Eh bien ! pour la vérité, je me suis efforcé de rouvrir la controverse, de la rouvrir après un certain nombre de mes compatriotes, enfants de la même terre que moi, de la rouvrir en le culte profond que j'ai pour ma bonne et douce terre de Bresse et de Bugey, à laquelle je ne veux laisser arracher aucun de ses fleurons.

Dès les premières années du second Empire, un ancien représentant de l'Ain en 1848, Jacques Maissiat, avait soutenu qu'Alesia s'élevait là où est actuellement la petite cité d'Izernore, chef-lieu de canton de l'Ain, au nord-ouest de Nantua, sur le chemin où jadis se déroulait une antique voie gallo-romaine allant vers l'Italie.

Jacques Maissiat a exposé sa thèse en trois volumes solidement étayés d'arguments vigoureux qui, tout au moins troublants, eussent dû attirer l'examen et l'étude des milieux officiels et scientifiques. Or, s'il faut en croire une tradition orale, le pouvoir impérial ne s'occupa de la question que pour disperser et anéantir pierres et médailles exhumées à Izernore et venant puissamment à l'appui de la thèse de notre compatriote.

Aujourd'hui, je m'efforce de soulever la lourde pierre tombale que le caprice impérial a placée sur l'histoire d'Izernore pour y enfouir la vérité !

En 1904, pour la première fois, j'allai à Izernore : la vue du site adapté complètement au texte de César, fit surgir en moi l'ardente et inébranlable conviction que là fut jadis Alesia.

Depuis, ma foi n'a fait que s'affermir. A mesure que j'avancais dans mes recherches, dans l'examen des *Commentaires*, les arguments surgissaient et, comme toujours, quand on est sur la voie de la vérité, nul argument contraire ne venait se mettre en travers de ma thèse. Quand, magistrat, je recherchais un criminel, si je me trouvais sur la vraie piste, à chaque pas, pour ainsi dire, quelque preuve nouvelle se dressait à mes yeux, il n'était nullement besoin de forcer un fait pour marcher en avant vers le but ; si la route était fausse, la roue se heurtait vite à un caillou et il fallait rebrousser chemin. Pour établir qu'Izernore était bien Alesia, nul caillou ne venait encombrer les tours de roue ; bien au contraire, à chaque instant, quelque nouvelle main se mettait à pousser le char en avant.

Faites le pèlerinage. *Commentaires* de César en mains, allez en cette coquette cité, comparez le vieux texte et le site riant en l'éternelle jeunesse de la nature ; vous jugerez, vous serez convaincus.

II

D'où vient le nom d'Alesia ? Si l'on s'en tient à certaines étymologies, de nouveaux arguments surgissent spontanément en faveur de notre thèse.

Une première étymologie : d'Arbois de Jubainville dit qu'*Alesia* vient du mot ligure *alisos*, le similaire d'*alnus* en latin, qui désigne l'arbrisseau poussant aux bords des fontaines et des cours d'eau, l'aulne ; Longnon donne la même origine, seulement le nom viendrait d'un mot ibère, *aliso*, ayant du reste le même sens. Alesia tirerait son nom d'un arbrisseau amoureux des eaux et des marécages : sur son sol, il y aurait donc eu des aulnes en abondance. Regardez le rocher d'Alise-Sainte-Reine et demandez-vous si les aulnes y ont jamais pu pousser ; oui, au bas des rochers, mais loin de la cité, possible, non au point où fut l'étroit berceau de la bourgade naissante. Allez à Izernore : sur son large plateau, il y a encore des aulnes le long des ruisselets sortant de ses sources jaillissantes (1).

(1) Voir Matruchot. *Les Fouilles d'Alesia*, p. 7. Chaix édit. Paris, 1906.

Il semble que, en Gaule, le mot *Alesia* fut le terme générique des oppidums, des cités fortifiées. Notre *Alesia*, n'est-ce pas l'*Alesia d'Izernodurum*, l'oppidum élevé au-dessus de l'*Isarn*, la rivière rapide, l'Oignin ? *Dur*, en celtique, synonyme d'oppidum ; *is*, la pente ; *arn* ou *ar*, le cours d'eau. C'est mon ami Chanel qui le note (d'après M. J. Hannezo) et qui conclut : « *Isarn* est probablement le nom primitif de l'*Oignin* : *arnis, ornis, onis* ».